

LE THÉÂTRE DE RUE : NOUVELLES FORMES D'EXPRESSION EN ESPACE PUBLIC

Philippe Chaudoir

Dans les dernières décennies, la ville européenne a été le site d'un double mouvement de désindustrialisation et de tertiarisation qui a largement contribué à sa mutation morphologique. Ce mouvement, généralement étudié sur le plan économique et en terme d'organisation urbaine, nous intéresse ici sous l'angle du devenir des franges, des délaissés, des no man's land périphériques qui en résultent. Plus exactement, notre souci n'est pas géographique ou urbanistique quant à ces lieux. Nous souhaitons plutôt provoquer une sensibilité à ce que l'on pourrait qualifier de «*symptôme*» de ces mutations de la ville contemporaine.

Notre angle d'attaque porte d'abord sur la dimension paradoxale d'une utilisation de certaines de ces friches et autres espaces désaffectés de la mémoire laborieuse, comme lieux réinvestis par le spectacle et le travail culturel et festif.

Ce phénomène est ensuite saisi au plan des valeurs spécifiques qu'il incarne ou, du moins, de leur renégociation contemporaine.

Cet usage nouveau et décalé, et ce sera le troisième pan de notre analyse, doit également être mis en perspective par rapport à un ensemble de manifestations concomitantes parmi lesquelles on trouve, entre autre, l'émergence de la culture scientifique et technique, la «*gentrification*» et son cortège de requalification urbaine ou encore le succès nostalgique de l'imagerie réaliste à la Doisneau.

De ce triple point de vue, il apparaît que les arts qui se donnent comme objet de mettre en question les enjeux urbains et, parmi eux, les arts de la rue, sont un terrain privilégié pour rendre compte de ce paradoxe.

Du premier aspect symptomatique, on retiendra les choses et les mots qui les nomment, autrement dit les institutions, les lieux, les troupes, les événements et les termes qui les désignent. Depuis quelques années, en effet, l'utilisation d'anciennes fabriques, de friches industrielles se développe, essentiellement dans le champ culturel. Au delà d'une première interprétation d'ordre financier et spatial, il semble que celle-ci ne suffise pas à expliquer cet engouement.

Notre hypothèse consiste à intercaler, dans ces explications très factuelles, la strate d'un imaginaire social dont on peut trouver trace dans les processus de localisation et de dénomination. Un inventaire rapide et non exhaustif montre que ce sont les lieux qui rendent le mieux compte de ce phénomène. D'ailleurs, ne parle-t-on pas, comme une des revendications essentielles des arts de la rue, de la nécessité de voir se multiplier les «*lieux de fabrique*» ?.

Pour rester en France, mais les exemples abondent également à l'étranger, tout un vocabulaire de la production industrielle (et préindustrielle, parfois) qualifie les nouveaux lieux culturels : les Ateliers (231 à Sotteville, ou les Ateliers d'artistes de Marseille ou d'ailleurs), l'Usine à Blagnac, la Fabrique à Lille, le Hangar aux mines, Le Magasin à Brest, l'Abattoir à Chalon ou les Abattoirs à Marseille. De manière plus distendue, on trouvera encore la Laiterie ou la Ferme du Buisson à Marne, les Haras de Saint Gaudens ou le Moulin Fondu à Noisy.

***Philippe Chaudoir**, Sociologue, est Maître de Conférences à l'Institut d'Urbanisme de Lyon (Université Lumière Lyon2). Il est président de Lieux publics – Centre National de Création des Arts de la Rue*